

PROPOS RECUEILLIS PAR NICOLAS WEILL

**S**pécialiste de la philosophie allemande, Pierre Bouretz a aussi beaucoup écrit sur des auteurs modernes et contemporains comme Walter Benjamin, Hannah Arendt, Leo Strauss ou Jürgen Habermas. Il s'intéresse particulièrement aux liens entre philosophie et théologie. Dans *Lumières du Moyen Âge* (Gallimard, 2015), il avait étudié ce lien dans un contexte judéo-arabe, à partir du philosophe juif Maïmonide (1138-1204). Dans *La Raison ou les dieux*, il retrouve un passé plus lointain encore, afin d'aborder, autour du même thème, les « néoplatoniciens » dans l'Antiquité tardive. Entretien.

#### Quel est le fil rouge qui relie les étapes de votre itinéraire intellectuel ?

Depuis *Les Promesses du monde* jusqu'à *Témoins du futur* [Gallimard, 1996 et 2003], la logique est aisée à repérer. Dans le premier livre, à partir du sociologue Max Weber, j'ai voulu retracer tout un courant de la philosophie allemande qui aboutissait à un diagnostic pessimiste sur l'histoire. Puis je me suis demandé si le « désenchantement du monde » wébérien était indépasseable. Mes « témoins du futur » ont offert une sorte de contrepoint à Weber. Sans proposer de vision réenchante du réel, des auteurs comme Hermann Cohen, Franz Rosenzweig, Walter Benjamin ou Ernst Bloch portaient leur regard vers le futur. J'ai abordé leurs œuvres sous l'angle du messianisme afin de montrer, à l'encontre de Weber, que l'horizon n'est pas bouché. Cela a abouti à une réflexion sur les relations entre philosophie et théologie, développée dans mon livre sur Maïmonide. J'y interrogeais le conflit entre Loi (religieuse) et raison dans le contexte judéo-arabe médiéval. Maïmonide avait tenté de l'affronter à partir d'Aristote, parce que Aristote lui fournissait un soubassement philosophique apparemment compatible avec le monothéisme. La remontée vers les platoniciens, dans les derniers siècles du paganisme en Occident, s'est imposée ensuite. Aristote lègue à l'histoire philosophique de l'Occident la théorie du « premier moteur », de la cause ultime du mouvement de la nature, qui va peu ou prou s'adapter aux monothéismes juif, musulman ou chrétien au Moyen Âge. La greffe va prendre d'autant mieux que, chez Aristote, il n'y a pas de discours sur les dieux au pluriel, contrairement à ce qui se passe chez les platoniciens.

#### Vous n'utilisez pas le terme consacré de « néoplatoniciens ». Pourquoi ?

Parce que ces « néoplatoniciens » ne se considèrent en rien comme « néo ». Ils se jugent comme des gardiens fidèles de la « chaîne d'or » qui les relie à Platon. Pour Proclus (412-485), par exemple, la supériorité de Platon sur Aristote est

« Les « néoplatoniciens » ne se jugent pas comme « néo ». Ils se considèrent comme des gardiens de la « chaîne d'or » qui les relie à Platon »

évidente, certes pas du point de vue de l'épistémologie, de la théorie de la connaissance, mais parce que seule la philosophie de Platon s'avère capable, à ses yeux, de traiter des mystères, et notamment de ce que Porphyre nomme « la voie qui mène au bonheur ». Il désigne ainsi la relation qu'entretiennent les hommes avec les dieux et sur laquelle Aristote n'a que peu à dire.

**Vous avez choisi d'aborder ces philosophes de la fin du monde antique à partir de la polémique qui oppose Porphyre (234-310) et Jamblique (250-330), autour de la notion de « théurgie ». Selon cette notion, l'homme peut avoir une action sur les dieux par les rites, les prières, voire les menaces. Porphyre la combat, tandis que Jamblique la défend. Comment en êtes-vous arrivé à ce choix ?**

Il est également redevable d'un hasard heureux. Dans les dernières années pendant lesquelles j'achevais mon *Maïmonide*, ont paru aux Belles Lettres, en 2012 et 2013, deux textes significatifs : *Lettre à Anébon l'Égyptien*, de Porphyre, et



Pierre Bouretz, en avril 2020. HÉLÈNE BAMBERGER/OPALE VIA LEEMAGE

# « Le monde grec s'est ouvert aux sagessees barbares »

## Peut-on converser avec les dieux, voire les influencer ? Ou faut-il les maintenir à distance ? Pierre Bouretz interroge le rapport que les Grecs entretenaient avec les mythes

*Réponse à Porphyre*, de Jamblique. J'ai voulu savoir pourquoi, dans les toutes premières années du IV<sup>e</sup> siècle, Porphyre a cru nécessaire d'ouvrir un combat contre la théurgie, alors qu'il était parfaitement conscient que le monde des philosophes était en premier lieu menacé par la montée du christianisme. Le débat entre Porphyre et Jamblique oppose deux philosophes. Porphyre s'indigne de voir les hommes modifier leur relation aux dieux en leur adressant des demandes, en les flattant, en cherchant à les contraindre : à ses yeux, une très ancienne tradition grecque exige qu'on n'agisse pas n'importe comment avec les dieux. Ce qu'affirmait déjà son maître, Plotin (205-270), au travers de pages très dures contre la magie. Bref, pour Porphyre, la distance entre dieux et hommes doit être préservée, les premiers ne sont pas à la disposition des derniers. Ses dieux restent très lointains. Chez Jamblique, grâce à la théurgie entendue comme une conversation avec eux, ils peuvent se rapprocher du monde des hommes.

#### En quoi ce conflit apparaissait-il comme urgent à ses protagonistes ?

Pour comprendre le débat entre philosophie et théurgie, il faut prendre en

compte l'entrée des « sagessees barbares » dans le champ de vision grec. Il faut aussi réviser une conception de cette période qui a longtemps dominé la recherche. Malgré une immense érudition et un travail philologique admirable, nombre de spécialistes ont été persuadés qu'en cette période la Grèce n'est plus que l'ombre d'elle-même parce qu'elle accueille des cultes « orientaux ». Cette lecture réduit le rationalisme grec à la Grèce classique, la Grèce de la « cité ». A partir du moment où l'on commence à s'occuper de dieux étranges, liés à des personnages comme Zoroastre ou Hermès Trismégiste, rien ne va plus... Or le monde grec ne s'est nullement effondré. Il s'est ouvert aux sagessees barbares en changeant d'échelle. Les Grecs, dont l'imaginaire se cristallisait sur le lien entre citoyenneté et divinités, ont vu leur univers s'étendre à l'ensemble du monde connu avec les conquêtes d'Alexandre. Quelques siècles plus tard, les Romains vont vivre une expérience analogue. Tout cela finit par rentrer dans l'imaginaire des philosophes. Leur rapport au divin en a été modifié.

#### Votre thèse vise aussi à montrer que, dans l'Antiquité tardive, la philoso-

phie devient une sorte de refuge pour le paganisme. Serait-elle devenue une croyance s'opposant à une autre ?

La philosophie a bien constitué l'ultime refuge des dieux païens, mais les philosophes n'ont pas échangé la raison contre des croyances. Porphyre reproche aux chrétiens l'abandon des divinités anciennes, de la foi traditionnelle, des croyances ancestrales. Le combat qu'il mène est à la fois politique et théologique. Dans la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, il a fallu du temps pour que les chrétiens rentrent dans le paysage des philosophes grecs. Ceux-ci se sont alors constitués gardiens des traditions théologiques défrayées par les chrétiens et leurs dissidents gnostiques. La *Théologie platonicienne* de Proclus présente à cet égard un monument, cherchant à établir l'existence d'une harmonie entre toutes les théologies, celle des Grecs et celle des barbares, en accord avec la philosophie de Platon et contre le christianisme.

#### L'un des ouvrages les plus connus de l'historien Paul Veyne pose la question : « Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ? » (Seuil, 1983). Selon vous, dans quelle mesure les philosophes grecs ont-ils cru à leurs dieux ?

J'ai joué sur le titre de Paul Veyne surtout afin de poser une autre question : les Grecs ont-ils cru aux mythes des autres ? Je pense qu'ils y ont cherché, comme dans les leurs, l'expression de doctrines philosophiques sur le divin. Quand Plutarque (46-125) écrit son *Traité d'Isis et Osiris*, il décrit un mythe égyptien. Or tout bon platonicien connaît la différence entre mythe et réalité. C'est même une des bases du platonisme que de distinguer entre mythe et récit historique. Les Grecs, dès Platon, se sont intéressés aux mythes des « autres », mais pour les intégrer à une sagesse composite où le mythe a sa part comme l'un des modes possibles d'exposition de la vérité. ■

### EXTRAIT

« Mais, pour commencer, c'est un autre étonnement qu'il sera nécessaire d'apprivoiser, qui concerne le fait même que des artisans de la raison aient consacré du temps à s'occuper du monde des dieux, à se demander si les hommes peuvent solliciter ceux-ci à leur guise, à se disputer au sujet de choses bizarres, étrangères à leurs préoccupations familières, pour tout dire absurdes à nos yeux. Disons-le sans attendre, bien des convictions devront être révisées pour entrer

dans l'intrigue de cette affaire surgie de façon inattendue dans la génération des successeurs de Plotin. (...) On proposera l'hypothèse selon laquelle le phénomène en question tenait moins à un rétrécissement de la conscience des Grecs qu'à un élargissement de leur champ de perception, lui-même lié à un changement d'échelle du monde. »

LA RAISON OU LES DIEUX, PAGES 9 ET 13

### La comédie humaine

Qu'un Athénien de l'âge classique, un prophète juif, un moine du haut Moyen Âge ou un stand-uppeur du XXI<sup>e</sup> siècle ne rient pas des mêmes choses ni de la même manière est une banale évidence. Elle vaut cependant qu'on s'y arrête, comme le montre ce riche volume collectif, qui examine le rire à travers ses infinies variations historiques, en particulier dans le domaine religieux. Dans un texte lumineux, l'anthropologue François Dingemont souligne ainsi l'opposition entre le rire « *inextinguible* » des dieux homériques, que suscitent les surprises incessantes d'un cosmos toujours « *en train de se faire, de se défaire et de se refaire* », et la méfiance du christianisme face à cette forme d'« *adhésion au monde* ». Entre les deux, l'humanité se transforme et ses rires changeants la suivent dans ses métamorphoses. ■ FLORENT

GEORGESCO

► **Rire sans foi ni loi ? Rire des dieux, rire avec les dieux,** sous la direction de Frédéric Gugelot et Paul Zawadzki, Hermann, « Questions sensibles », 304 p., 28,50 €.

### Dédale et surprises

Les noms des dieux ne sont pas comme ceux des humains, des animaux, des lieux ou des choses. Ils disent leurs pouvoirs, leur histoire. En les explorant, on découvre chaque fois un tissu de croyances et de pratiques, une histoire à facettes qui dessine un portrait inattendu. Les portes du nom ouvrent sur un dédale de surprises. Forte de cette conviction, Corinne Bonnet, professeuse d'histoire grecque à l'université de Toulouse, dirige depuis 2017 un projet de recherches financé par le Conseil européen, dont est issu cet intéressant livre collectif. Une douzaine de contributions font voyager d'Athènes à Palmyre, des dieux d'Homère aux boucles blondes d'Apollon, en passant notamment par l'Égypte tardive ou la Mésopotamie. Foisonnant de détails érudits, ce recueil est une mine d'informations où chacun peut trouver matière à s'instruire, voire à s'émerveiller. Seul bémol : on ne voit pas assez clairement quelle



leçon d'ensemble est à tirer de ce chatoïement. ■ ROGER-POL DROIT ► **Noms de dieux. Portraits de divinités antiques,** sous la direction de Corinne Bonnet, Anacharsis, « Essais-Histoire », 384 p., 23 €.

### Horizons comparés

Bien avant les historiens, Grecs et Romains se sont demandé d'où venaient les récits qui contenaient la vie des dieux. Ils n'ont cessé de comparer les textes. Pour les expliquer, pour en extraire une vérité philosophique ou une théologie, et même, dans l'Antiquité tardive, pour les confronter à d'autres horizons, juifs et chrétiens. Jean-Louis Poirier, fin connaisseur de la philosophie antique, propose un parcours clair dans cette longue histoire des interprétations. Du temps d'Hésiode à celui du néoplatonicien Jamblique, c'est presque une dizaine de siècles qui sont traversés, sans que soit omise une seule grande famille de pensée. Pour ne pas se perdre dans ce labyrinthe, voilà un fil d'Ariane. ■ R.-P.D.



► **Ainsi parlent les dieux. Comment Grecs et Romains pensaient leurs mythes,** de Jean-Louis Poirier, Les Belles Lettres, « Essais », 210 p., 21 €, numérique 15 €.